

amis qui doivent, à tout événement, rester inviolablement unis ?

— Cela dépendra entièrement de vous, monsieur, répondit le concierge, Suivez la ligne droite ; ne me soupçonnez plus, et, de mon côté, j'agirai comme autrefois.

Les deux hommes se séparèrent. Marberie resta dans sa loge, et le comte de Garderel reprit à pas lents le chemin du château.

IV

LE CABINET NOIR.

Le docteur Félix de Garderel était revenu à Paris. Il habitait un petit pavillon, situé au fond d'une cour de la rue Menilmontant, où il vivait très-retiré, ne sortant que pour visiter ses malades, et ne recevant personne, sinon un jeune médecin, de ses amis, Alfred Anricourt. Leur intimité était grande. Commencée sur les bancs de l'école de médecine, elle s'était toujours fortifiée depuis. Alfred, de même que Félix, était sans principes religieux. Sa famille, qui tenait un rang honorable, dans le Dauphiné, n'avait pas jugé nécessaire d'inculquer au jeune homme autre chose que la science mondaine qui fait arriver à l'aisance, quelquefois à la fortune. Les deux amis ne croyaient qu'au succès, à la jouissance et aux voluptés qu'il procure, mais point à l'âme, qu'ils n'avaient jamais rencontrée sous la pointe de leur scalpel ; ils n'avaient pas foi par conséquent à une vie future, où la vertu sera récompensée et le vice puni. Néanmoins, Alfred était doué d'une belle et vaillante nature ; les sentiments d'honneur et de justice naturelle paraissaient innés dans son cœur ; il était incapable d'une bassesse. Ainsi que Félix, il avait soif d'arriver ; tous deux, possédés d'une ambition démesurée, travaillaient avec acharnement.

Dans la maison qu'habitait Félix, il y avait un cabinet dont il gardait toujours la clé, et où n'entraient jamais son domestique ni sa femme de ménage. On l'avait surnommé le *cabinet noir*, non que la lumière du soleil n'y pénétrât, mais à cause du travail secret qu'y poursuivait le jeune médecin, et peut-être aussi à cause de la nature même de ce travail.

Le lendemain du retour de Félix à Paris, Alfred Anricourt, averti sans doute, vint le trouver, sur le soir. Après quelques minutes de conversation insignifiante, Félix se leva, et p'oposa à son ami de le conduire au cabinet noir. Alfred accepta avec empressement, avide

de savoir où en étaient les investigations de son confrère. A peine la porte du cabinet fut-elle ouverte, qu'une odeur forte et pénétrante s'en dégagant, saisit les jeunes gens à la gorge et les suffoqua. Félix se hâta de donner de l'air en ouvrant la fenêtre, et de faire évaporer ces émanations. Elles provenaient d'une fiole brisée ; le contenu s'était répandu sur le parquet, et l'avait corrosé, signe irrécusable de la force de l'acide ou du liquide.

— Tu as travaillé depuis notre dernière entrevue ? interrogea Alfred.

— Oui, j'ai fait quelques expériences dont je ne suis point mécontent.

— As-tu découvert de nouvelles substances ?

— Non ; je me bornerai désormais à tenter des combinaisons.

— C'est très-bien, mais pour expérimenter, comment feras-tu ?

— Rien de plus facile, répondit Félix ; je trouverai sans peine des animaux. Ordinairement les poisons produisent sur eux les mêmes effets que sur l'homme.

— Sais-tu bien, dit en riant Alfred, que si l'on pénétrait dans ton laboratoire, on nous prendrait pour des empoisonneurs ?

— Ou bien, répliqua, pour des hommes qui cherchent à mettre au service de la société des moyens sûrs de découvrir les empoisonnements, même ceux qui remontent à de longues années.

— Avoue, cependant, que tu fais là un triste métier ; car enfin, tu t'exposes sans cesse. Il suffit d'un accident, d'une vapeur qui se dégage inopinément, d'une précaution omise, pour être empoisonné toi-même.

— C'est vrai. Mais j'ai l'habitude de procéder avec une circonspection infinie. Je travaille lentement, j'ai l'œil à tout. D'ailleurs je connais les antidotes. Et puis, mon ami, les amants de la science doivent savoir offrir des sacrifices sur l'autel de leur divinité. La réputation, la fortune, la gloire ne se peuvent conquérir qu'à la sueur du front, et, la plupart du temps, au péril de la vie.

A mesure que Félix parlait, son accent s'anima. et Alfred ne put s'empêcher d'admirer l'ardeur indomptable que révélait le langage énergique de son ami.

Le cabinet noir ne renfermait que des substances vénéneuses. Sur les nombreux rayons qui garnissaient les murs, on voyait des fioles et des bocaux remplis d'acides, et d'extraits des plantes les plus malfaisantes. Au fond, était établi un fourneau destiné à des opérations chimiques, à des fusions, à des combinaisons,